

Margarete Buber-Neumann, *Milena*
Milena de Prague et Margarete de Postdam
Deux destinées dans les violences de l'Histoire

Par Alain Pujat, IA-IPR de lettres honoraire, académie de Créteil

Milena Jesenská, « C'est un feu vivant tel que je n'en ai jamais vu¹ »

Le 11 novembre 1939, à Prague, la journaliste tchèque Milena Jesenská est arrêtée par la Gestapo qui la soupçonne d'appartenir à un réseau clandestin qui aide les Juifs et les résistants tchèques à gagner l'étranger. Soumise à de nombreux interrogatoires, à Prague, puis à Dresde, sans qu'aucune charge ne puisse être retenue contre elle, elle n'en est pas moins transférée au camp de concentration de Ravensbrück, à la fin du mois d'octobre 1940, en vertu d'un « certificat de détention préventive². »

Née à Prague, en 1896, Milena Jesenská a treize ans lorsqu'elle perd sa mère. Issu d'une famille bourgeoise ruinée, son père, Jan Jesensky, est devenu, « au prix d'un labeur acharné » (p. 32), un stomatologiste de grand renom, professeur à l'Université. Se fondant sur les confidences de sa fille, Margarete Buber-Neumann le décrit ainsi : « Il affichait un conservatisme rigide, s'habillait dans le style désuet d'un aristocrate de l'Empire austro-hongrois » (p. 33). Il élève sa fille unique « dans un esprit patriarcal, avec un formalisme extrême » (p. 32). Il lui fait faire ses études à l'école Minerva, un des premiers lycées de jeunes filles d'Europe (p. 42), destiné par ses fondateurs à former une élite tchèque capable de s'affirmer face à une influence germanique prépondérante. Les jeunes filles de cet établissement privilégié se plaisent à braver les préjugés de leur milieu et à afficher des comportements excentriques. Comme Milena, « la plus audacieuse, la plus anarchiste » (p. 53), elles entrent dans le mouvement d'émancipation des femmes qui éclate alors en Bohême, en même temps qu'elles se passionnent pour la vie artistique et littéraire intense de Prague.

Elles tourbillonnaient dans cette Prague encore provinciale, pétrie de conventions toutes victoriennes, scandalisée par l'immoralité de leur comportement – elles étaient prêtes à toutes les folies. (p. 47)

Deux nations cohabitent et s'ignorent à Prague, qui ne vont ni dans les mêmes théâtres, ni dans les mêmes cafés. Les Tchèques d'un côté, les Allemands et les Juifs de l'autre. Milena et ses amies sont « attirées par le Prague juif allemand exactement comme le sont, par le Prague tchèque, les jeunes intellectuels juifs qui se rassemblent au Café Arco dans la Hybener Gasse³. » Y viennent entre autres Max Brod, Willy Haas, Franz Werfel. Un certain Franz Kafka, employé de banque y passe, parfois. C'est là que Milena fait la connaissance d'Ernst Polack, un intellectuel et critique littéraire juif dont elle tombe éperdument amoureuse. Un violent conflit éclate avec son père lorsqu'elle annonce à ce nationaliste tchèque antisémite qu'est Jan

¹ *Ibid.*, p. 7. Il s'agit de l'épigraphe du livre, extraite d'une lettre de Kafka à Max Brod. Toutes les autres épigraphes en tête de chapitre sont empruntées aux *Lettres à Milena*.

² *Ibid.*, p. 200.

³ Wagnerova, Alena, *Milena*, traduit de l'allemand par Jean Launay, Monaco, éditions du Rocher, 2006, p. 45.

Jesensky qu'elle désire l'épouser. Son père parvient à la faire interner dans une clinique psychiatrique. En vain : dès la majorité de Milena, il doit renoncer et consentir au départ du jeune couple pour Vienne en mars 1918.

Milena éprouve très vite un sentiment d'isolement dans le milieu viennois que fréquente Ernst Polack. Celui-ci, polygame revendiqué, inflige des humiliations à sa jeune et aimante épouse qu'il aurait laissée dès la descente de train pour retrouver une maîtresse. La vie du couple est rendue plus difficile encore par la misère matérielle. Milena porte des bagages dans les gares, donne des leçons de tchèque, avant de trouver le métier qui sera le sien. Elle débute comme journaliste dans le quotidien tchèque *Tribuna*, puis collabore au prestigieux journal pragois *Národní listy*. Elle y publie des articles sur la mode, puis des descriptions de la vie quotidienne dans la Vienne d'après-guerre, témoignant d'un sens aigu de l'observation et d'une recherche de l'harmonie et de la simplicité⁴.

Elle traduit des textes de nombreux auteurs, Alfred Döblin, Apollinaire, Péguy, Romain Rolland, Jules Laforgue, Tolstoï, Gorki, Swift et aussi de Kafka – qu'elle appelle « Frank » – dont elle entreprend de faire connaître les œuvres. Lorsque le 22 avril 1920, la revue littéraire *Kmen* édite *Le Soutier* dans la traduction de Milena Jesenská, c'est la première fois que Kafka est publié dans une langue étrangère. Une correspondance s'est nouée entre eux, et s'est muée en une relation amoureuse qui durera jusqu'en 1922, liaison épistolaire entrecoupée de rares et brèves rencontres.

Milena se libère de l'emprise d'Ernst Polack et c'est avec un nouveau compagnon, le « comte rouge » Franz Xaver de Schaffgotsch qu'elle rentre à Prague en 1925. Devenue une journaliste en vue, elle y est accueillie triomphalement. Elle fréquente les milieux d'avant-garde artistique et intellectuelle du *Devěstil*. Elle y fait la connaissance de Jaromir Krejčar, un jeune architecte moderniste, admirateur du Corbusier, avec qui elle connaîtra les plus belles années de sa vie.

Dans la mémoire de Milena, le souvenir des premières années passées avec Jaromir s'apparentait à un vol libre de tout souci. « Lorsque j'y repense, disait-elle, c'est comme si je n'avais fait, alors, que danser. » (p. 125)

Elle donne naissance à une fille, Jana, que sa mère et ses proches appelleront toujours Honza⁵. Mais la grossesse est très difficile, Milena tombe malade, grossit, reste boiteuse d'une jambe, et, toujours en proie à des douleurs intenses, s'accoutume à la morphine. (cf. p. 127-128)

En 1931, Milena adhère au Parti Communiste tchèque, devient une militante enthousiaste et intransigeante, avant que sa foi ne vacille sous l'effet de la guerre d'Espagne et des procès de Moscou. En 1937, « dégrisée de sa fièvre communiste⁶ », elle collabore à *Přítomnost*, dirigé

⁴ Pour se faire une juste idée de ses talents de journaliste et d'écrivaine, le lecteur français dispose d'un recueil de ses meilleurs articles : *Milena Jesenská, Vivre*, traduit du tchèque par Claudia Lancelot, Éditions Cambourakis, 2014.

⁵ Honza sera connue comme écrivaine sous le nom de Jana Černá (1928-1981).

⁶ Stasa Fleischmann, « Milena, Stasa et la vie de bohème », in *Le Monde*, 10 février 1986. L'article est consultable à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/archives/article/1986/02/10/milena-stasa-et-la-vie-de-boheme_2924652_1819218.html

par Ferdinand Peroutka⁷. Elle y écrit des articles sur l'actualité politique tragique des années 1938-39, jusqu'à son arrestation et à sa déportation à Ravensbrück.

Dans un mauvais état de santé dès son arrivée au camp, en octobre 1940, elle est affectée au bureau de l'infirmerie. Les Pragoises y sont nombreuses et forment un groupe. Elle entre rapidement en contact avec une autre détenue, Margarete Buber-Neumann, quand elle apprend que celle-ci a connu auparavant les camps soviétiques.

Son état de santé ne cesse d'empirer, malgré une opération du rein faite par le docteur SS Treite qui, durant ses études, avait suivi les cours du professeur Jesensky.

Elle meurt le 17 mai 1944, elle a 48 ans. Le cercueil (une simple caisse) est transporté au crématoire.

La force et le rayonnement de la personnalité de Milena ont frappé tous ceux qui l'ont rencontrée, à commencer par Kafka. Pour écrire la biographie de son amie, Margarete Buber-Neumann a rassemblé les témoignages de beaucoup d'entre eux dont elle donne la liste dans les « remerciements ».

On dispose en outre aujourd'hui de deux nouvelles biographies :

- Wagnerova, Alena, *Milena*, traduit de l'allemand par Jean Launay, Monaco, éditions du Rocher, 2006.
- Mary Hockaday, *Milena de Prague*, traduit de l'anglais par Catherine David, Calmann-Levy, 1997.

Et du livre de souvenirs de sa fille, Honza :

- Jana Černá, *Vie de Milena : de Prague à Vienne*, traduit du tchèque par Barbora Faure, éd. La Contre Allée, 2014.

Margarete Buber-Neumann, « femme-mémoire⁸ »

« Vieille dame digne et pudique, Margarete Buber-Neumann s'effaçait, par admiration, devant Milena. Son propre destin, pourtant, n'était pas moins exceptionnel », écrivait Nicole Zand dans le journal *Le Monde*⁹, après le décès de Margarete, à Francfort, le 6 novembre 1989, trois jours avant la chute du mur de Berlin.

➤ Sur le pont de Brest-Litovsk

Elle est née en 1901, à Postdam, dans une famille de bourgeois modestes. Son père, brasseur, est un conservateur, sa mère est plus libérale. Grete¹⁰ et ses deux sœurs sont membres des *Wandervogel*, « une organisation de jeunesse apolitique mais opposée aux conventions de la vie bourgeoise, animée d'un esprit romantique¹¹. » Elle en gardera un vif amour de la nature. À Ravensbrück, écrit-elle, « lorsque je pensais à la liberté, je voyais toujours un chemin forestier

⁷ Ferdinand Peroutka, (1895-198) : journaliste et écrivain influent de la Première République tchécoslovaque. Déporté à Dachau et à Buchenwald pour ses convictions démocratiques. À la suite du coup d'état communiste de 1948, il s'exile en Grande-Bretagne, puis aux États-Unis.

⁸ Alain Brossat, *Buber-Neumann*, Encyclopædia Universalis, 2005.

⁹ https://www.lemonde.fr/archives/article/1989/11/11/lettres-la-mort-de-margarete-buber-neumann-le-courage-de-survivre-aux-dechirures-du-siecle_4135594_1819218.html

¹⁰ Le diminutif de Margarete est d'usage constant.

¹¹ Tzvetan Todorov, *Mémoire du Mal Tentation du Bien*, Robert Laffont, Paris, 2000, p. 108.

recouvert d'herbe », au grand amusement de la citadine Milena qui rêvait, elle, à un bistrot de Prague : « Incurable *Wandervogel* ! Moi, c'est bien connu, je suis un rat des villes. » (p. 219)

Elle entre aux Jeunesses communistes, puis, en 1926, au Parti communiste allemand, le K.P.D. Son mariage, avec Rafael Buber, fils du philosophe juif Martin Buber, dont elle a deux enfants, se termine par une rupture en 1925, Rafael Buber s'étant, entre-temps, détourné du Parti. Margarete qui travaille à l'*Inprekorr*, le journal du Komintern, devient la compagne de Heinz Neumann, un brillant intellectuel, issu d'une famille juive libérale et aisée, et qui est l'un des principaux dirigeants du Parti. Il a même la confiance de Staline, ce qui vaudra au couple d'être invité par celui-ci à passer des vacances avec lui au bord de la mer Noire.

Mais, dès 1932, Neumann, partisan de la lutte à outrance contre le parti nazi, entre en conflit avec la ligne politique conciliante désormais prônée à Moscou. Perçu comme « déviationniste », il est envoyé un temps en Espagne. Dès l'arrivée au pouvoir de Hitler, il est poursuivi et le couple doit se réfugier à Moscou en 1935. Margarete a décrit dans *Déportée en Sibérie*¹², leur séjour à l'hôtel Lux, réservé aux communistes étrangers. C'est l'époque des grands procès de Moscou, une atmosphère d'angoisse règne dans l'hôtel. L'amour entre Heinz et Grete n'a jamais été plus fort qu'en ces journées tragiques. Neumann, qui a refusé de rédiger son autocritique, est emmené au matin du 27 avril 1937. Grete ne le reverra pas, ni ne saura ce qu'il est devenu¹³, malgré de multiples démarches à la prison de la Loubianka. Privée de passeport, sans moyen de subsistance, elle survit un an, avant d'être arrêtée à son tour et, accusée d'être un « élément socialement dangereux », condamnée sans procès, à cinq ans de travail et de rééducation, sur la base d'interrogatoires au cours desquels elle n'a rien reconnu¹⁴.

Dans *Déportée en Sibérie*, elle décrit l'interminable voyage vers le camp de Karaganda, au Kazakhstan, aux confins de la Chine, l'immensité d'un camp cerné par les déserts (nul besoin de miradors, ni de barbelés), l'immonde saleté des baraquements et des détenus infestés de poux et de punaises, la terreur exercée par les droits-communs sur les politiques, les journées de travail de quatorze ou quinze heures, et, surtout, l'indexation des rations alimentaires sur le rendement, qui épuise les organismes en quelques mois. Gravement malade, Margarete survit de justesse.

Deux ans plus tard, au début de 1940, des détenues allemandes et autrichiennes sont ramenées dans la prison de Boutirki, à Moscou. Cette fois, elles sont bien soignées et bien nourries, comme si l'on voulait les rendre présentables avant de les libérer. C'est ce qu'imagine la trentaine d'hommes et de femmes, – tous sont d'anciens communistes ou socialistes, plusieurs sont juifs – que l'on fait monter dans un train qui se dirige vers l'ouest. On va les expulser dans un pays neutre, se disent beaucoup d'entre eux... Le 8 février 1940, le groupe arrive au pont de Best-Litovsk, sur la rivière Bug, qui sépare les territoires polonais occupés par le Reich de ceux qui le sont par l'Union soviétique. « Hagards et paralysés par la peur¹⁵ », ils reconnaissent sur l'officier allemand qui vient vers eux la casquette des SS. Conformément aux clauses secrètes du pacte germano-soviétique, Staline livre à Hitler les communistes allemands réfugiés en

¹² Margarete Buber-Neumann, *Déportée en Sibérie*, traduit de l'allemand par Anise Postel-Vinay, Seuil, 1949.

¹³ 50 ans plus tard, on saura qu'il a été condamné à mort et fusillé le même jour, le 26 novembre 1937.

¹⁴ *Ibid.*, p. 64-73.

¹⁵ *Ibid.*, p. 213.

Union soviétique. « La voici devenue l'un de ces communistes allemands dont parlait Vassili Grossman, persécutés d'abord par Hitler, ensuite par Staline¹⁶. » La Gestapo, elle-même, aura peine à croire que les Russes aient livré à l'Allemagne la femme de Heinz Neumann¹⁷. C'est par cette scène de cauchemar que commence la deuxième partie de l'odyssée concentrationnaire de Margarete Buber-Neumann : après six mois de prison, elle est envoyée à Ravensbrück, le camp des femmes, où elle restera jusqu'en mai 1945.

➤ Malédiction de la solitude

Buber-Neumann cite un article de Milena dans lequel celle-ci écrivait que « la solitude est, peut-être, la plus grande malédiction qui existe sur terre » (p. 203). Cette malédiction, elle l'a connue plus qu'aucune autre. Après « les années de terreur » du camp de Karaganda, elle a été interrogée « pendant des mois par la Gestapo à Berlin ». Mais, sitôt arrivée au camp, c'est aux questions des communistes, qui exerçaient une influence déterminante parmi les détenues, que la compagne d'Heinz Neumann doit répondre.

Je ne faisais pas mystère des expériences amères que nous avons faites en Union soviétique. Après l'interrogatoire, elles me collèrent l'étiquette de « traître », affirmant que je répandais des mensonges sur l'Union soviétique. (p. 14)

Elle est donc frappée d'ostracisme ; on l'évite « comme si [elle] étai[t] porteuse de quelque maladie contagieuse » (p. 14). *Milena* s'ouvre sur le souvenir d'une scène capitale, chargée pour Grete d'une immense émotion, celui du jour où une inconnue est venue vers elle, lui a tendu la main et a brisé la solitude dans laquelle elle était enfermée.

Ne peut comprendre la violence de mes sentiments [pour Milena] que celui qui, un jour, s'est senti absolument seul parmi une foule – et de surcroît dans un camp de concentration. (p. 13)

Ainsi s'explique cette frémissante déclaration qui a suscité tant d'étonnement :

Ce fut donc une Tchèque, Milena Jesenská, qui, la première, brisa cet ostracisme : non seulement elle me parla, mais elle m'accorda sa confiance, elle crut en moi. Je remercie le sort de m'avoir conduite à Ravensbrück car j'y ai rencontré Milena. (p. 14)

➤ Témoin exemplaire

Elle rencontrera heureusement d'autres détenues, qui auront la même confiance en elle, comme les Françaises Anise Postel-Vinay et Germaine Tillion. Celle-ci a fait un récit saisissant des conditions dans lesquelles elle a recueilli le témoignage de Buber-Neumann :

Grete décida qu'elle devait me faire partager ce qu'elle savait, et comme je parlais à peine l'allemand et elle pas du tout le français, elle organisa une série de rencontres à trois – elle, notre amie Anise Postel-Vinay (dite Danielle) et moi – dans un block d'« asociales » [...]. Hantée comme nous toutes par la volonté de faire survivre ce qu'elle savait, elle raconta méthodiquement, phrase par phrase, Anise Postel-Vinay traduisant, ce qu'elle savait de la déportation soviétique et du camp de Karaganda. [...] Dans la nuit du 27 au

¹⁶ Todorov, *Mémoire du Mal Tentation du Bien*, op. cit., p. 113.

¹⁷ Margarete Biber-Neumann, *Déportée en Sibérie*, op. cit., p. 222.

28 avril 1937, trois hommes du N.K.V.D. viennent l'arrêter. Grete essaie en vain de retenir ses larmes, Heinz, déjà à la porte, revient à elle pour la serrer une dernière fois dans ses bras, et il lui dit : « Pleure donc, car il y a bien de quoi pleurer ». [...] Je retiens mal les chiffres et les noms propres. C'est pourquoi si je peux, je les écris. Mais Grete Buber-Neumann, elle, retient tout. Exactement¹⁸.

En éditant *Déportée en Sibérie*, Albert Béguin saluera lui aussi ce « témoin exceptionnel ». Non seulement Buber-Neumann a une « double expérience du totalitarisme », mais son livre est à la fois un témoignage d'une grande probité qui « se borne à des choses vues, sans qu'aucune fois l'imagination exagère l'horreur, et que la passion idéologique lui inspire aucune conclusion tendancieuse », et un récit vivant qui « sait faire voir [les êtres] dans leur réalité concrète, pour avoir d'abord su porter sur eux un regard humainement fraternel. »¹⁹

Buber-Neumann ne partage pas la joie des détenues à l'annonce du débarquement en Normandie : « Je me tourmentais à longueur de journée et pleurais la nuit. À quoi bon continuer de vivre, si Milena était morte... » (p. 268). Car ce sont les Soviétiques qui libèrent Ravensbrück, et Grete n'est pas moins lucide et angoissée que Milena.

Milena était clairvoyante en politique et prédisait le pire pour le cas où les Russes viendraient à déferler sur l'Europe. Elle disait [...] que l'Occident pardonnerait à un Staline vainqueur tous ses crimes antérieurs, lui laissant le champ libre pour d'autres forfaits. [...] Les communistes firent courir au camp le bruit que Milena Jesenská et Buber-Neumann seraient collées au mur lors de la libération du camp par l'Armée rouge. [...] Milena pensait souvent avec effroi à la fin de la guerre. Elle ne cessait d'affirmer que la Tchécoslovaquie ne jouirait que de quelques années de démocratie. (p. 231)

Pour échapper aux Soviétiques, en mai 1945, elle s'enfuit du camp désorganisé et part à pied, « à cheval et en voiture » vers l'Ouest, franchissant l'Elbe et traversant deux mois durant l'Allemagne en ruines²⁰.

Désormais, « sa nouvelle vocation est celle du témoin exemplaire, pour ne pas dire unique, de l'inhumanité des deux totalitarismes²¹. » Elle écrira de nombreux ouvrages sur les camps de concentration et les totalitarismes²², employant ses forces à combattre le mal présent, le régime totalitaire soviétique. Elle en aura une occasion éclatante en France, en 1949, lors du procès en diffamation intenté par le réfugié politique russe Kravchenko aux *Lettres françaises*, organe de presse communiste qui, après la sortie de son livre, *J'ai choisi la liberté*, l'avait accusé de mensonge et d'être un agent des États-Unis. Elle y intervient à la demande de Kravchenko, et elle témoignera à nouveau en 1950, à la demande cette fois de David Rousset, en procès lui aussi contre ce journal (pour avoir créé une Commission internationale contre le régime

¹⁸ Germaine Tillion, *Ravensbrück*, Paris, Le Seuil, 1973 et 1988, p. 61.

¹⁹ Margarete Buber-Neumann, *Déportée en Sibérie*, *op. cit.*, respectivement, p. 245, p. 253-254.

²⁰ *Ibid.* p. 211-289.

²¹ Cf. Todorov, *Mémoire du Mal Tentation du Bien*, *op. cit.*, p. 116.

²² Ses ouvrages ne sont pas tous traduits. Outre les livres déjà cités, en français, on peut également lire *La révolution mondiale. L'histoire du Komintern (1919-1943) racontée par l'un de ses principaux témoins*, Paris, Casterman, 1971.

concentrationnaire (CICRC) et employé pour la première fois le terme de Goulag²³, il avait été traité de « trotskiste falsificateur »).

Le procès de Kravchenko a un retentissement international et le témoignage de Buber-Neumann joue un rôle décisif²⁴.

Dans le journal *Le Monde* du 25 février 1949, Camille Anbert relate ainsi la « saisissante déposition » de Mme Buber-Neumann : « Et enfin, la vedette de la journée – qui sera aussi côté partie civile, la vedette du procès : Mme Margarete Buber-Neumann, femme de lettres, fille²⁵ du philosophe allemand Martin Buber, femme, et peut-être veuve, de Heinz Neumann, ancien membre du Politburo allemand et du Komintern. Elle-même ancien membre du parti communiste allemand.

Petite, étroite, intense, toute en noir. Longs cheveux bien lisses, visage maigre, intelligent. Elle parle en articulant avec une précision vengeresse, et les mots allemands claquent dans sa bouche²⁶. »

Sur Margarete Buber-Neumann, on pourra lire le portrait qu'en fait Tzvetan Todorov (« Le siècle de Margarete Buber-Neumann ») qui la range au nombre de ceux qui, tout en n'étant « ni des héros, ni des saints, ni même des justes », ayant été « amenés à voir de près le mal totalitaire, se sont avérés plus lucides que la moyenne, et [...] ont su nous transmettre ce qu'ils avaient appris, sans pour autant jamais devenir de péremptoires donneurs de leçons. » Buber-Neumann a sa place dans cette galerie de figures de « l'humanisme critique » aux côtés de Vassili Grossman, David Rousset, Primo Levi, Romain Gary, Germaine Tillion²⁷.

« ...nous écrivons un livre ensemble²⁸... »

La relation entre Milena et Grete se vit dans un projet d'écriture, dès leurs premières rencontres dans le camp. C'est parce qu'elle a appris qu'une détenue possède des informations sur les camps soviétiques que Milena recherche Grete dans la foule compacte des détenues qui effectuent leur « promenade » le long de l'immense mur, hérissé de barbelés, que Milena a baptisé « Mur des Lamentations » :

²³ Emile Copferman, https://www.liberation.fr/tribune/1997/12/12/les-communistes-le-goulag-et-la-salade-confite_223610/

²⁴ « Celle qui a miraculeusement échappé à la mort raconte son histoire bouleversante devant la Cour et les conditions de détention terribles des camps soviétiques. Après l'avoir écoutée Simone de Beauvoir s'exclame : "Depuis que j'ai entendu cette Allemande, je crois ! Je crois que Kravchenko dit la vérité sur tout." », Aliya Aysina, « Le procès de Kravchenko : une vérité malvenue ? », 20 juin 2019, M2/Institut Français de Presse. L'article est consultable à l'adresse suivante : <https://www.justice.gouv.fr/histoire-et-patrimoine-10050/proces-historiques-10411/le-proces-de-kravchenko-une-verite-malvenue--32496.html>

²⁵ Belle-fille, et, plus exactement encore, ex-belle fille.

²⁶ L'article est consultable à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/archives/article/1949/02/25/une-saisissante-deposition-au-proces-kravchenko-livree-par-l-u-r-s-s-au-reich-mme-buber-neumann-communiste-allemande-passa-de-la-siberie-a-ravensbruck_3046147_1819218.html

²⁷ Todorov, *Mémoire du Mal Tentation du Bien*, op. cit., p.12 et, dans ce livre, le chapitre intitulé : « Le siècle de Margarete Buber-Neumann », p. 106-124.

²⁸ Margarete Buber-Neumann, *Milena*, op.cit., p.18.

La journaliste Milena Jesenska voulait donc me parler, elle voulait savoir s'il était vrai que l'Union soviétique avait livré à Hitler des militants antifascistes qui avaient émigré en URSS. (p. 11)

Grete découvre une journaliste entièrement « possédée par sa passion de reporter », multipliant les questions, curieuse des moindres détails. Milena, elle, comprend l'extrême importance du témoignage direct que Grete peut fournir. Une semaine n'est pas passée qu'elle lui soumet son projet :

« Quand nous aurons retrouvé la liberté, me dit-elle, nous écrivons un livre ensemble. »

Dans son esprit mûrissait le projet d'un ouvrage sur les camps des deux dictatures, avec leurs appels, matin et soir, leurs colonnes de détenus en uniforme, marchant au pas, la réduction à l'état d'esclaves de millions d'êtres humains, d'un côté au nom du socialisme, et de l'autre, pour le plus grand profit de la race des seigneurs. (p. 18-19)

Ce livre, ce projet mémoriel d'écriture commune, Grete l'accomplira seule. *Als Gefangene bei Stalin und Hitler* (Prisonnière de Staline et d'Hitler) paraît en 1948 en Allemagne. Il sera publié en France en deux éditions distinctes. *Prisonnière de Staline et d'Hitler : déportée en Sibérie*²⁹ paraît au Seuil en 1949, mais il faudra attendre près de quarante ans, pour que le public français puisse lire la seconde partie, *Déportée à Ravensbruck*³⁰. En disjoignant ainsi les deux parties d'un ensemble, on a occulté le propos central d'un ouvrage conçu pour révéler ce qu'il y avait de commun entre les deux systèmes totalitaires, comme le laissait entendre le titre envisagé par Milena et Grete, *L'Époque des camps de concentration* (p. 19).

En rédigeant cet ouvrage, Buber-Neumann accomplit la première partie du testament de Milena, car, au témoignage politique sur les camps, Milena avait ajouté, dans les derniers jours de sa vie, une demande plus personnelle :

Je retrouvai la liberté et exécutai le testament de Milena, j'écrivis *notre* livre sur le camp de concentration. Peu avant sa mort, elle m'avait dit un jour : « Je sais que toi, au moins, tu ne m'oublieras pas. Grâce à toi, je peux continuer à vivre. Tu diras aux hommes qui j'étais, et auras pour moi la clémence du juge... » Seules ces paroles m'ont donné le courage d'écrire cette vie de Milena. (p. 269)

Le livre de Grete s'achève sur cette demande qui, faite par une mourante, a la force d'un commandement. L'orgueilleuse Milena, qui aimait tant la vie, ne se résout à la mort qu'habitée par la certitude d'avoir trouvé en son amie le fidèle témoin qui la fera survivre dans la mémoire des hommes.

« ...écrire cette vie de Milena³¹... »

➤ « ...le courage d'écrire³² ... »

²⁹ Margarete Buber-Neumann, *Déportée en Sibérie*, op.cit.

³⁰ Margarete Buber-Neumann, *Déportée à Ravensbrück*, Seuil, traduit de l'allemand par Alain Brossat, Paris, Seuil, 1988.

³¹ Margarete Buber-Neumann *Milena*, op.cit., p. 269.

³² *Ibid.*, p. 269.

Exécuter le testament de Milena n'allait pas de soi. De Karaganda à Ravensbrück, Buber-Neumann avait passé sept ans en prison et en camp. Aux difficultés éprouvées par les survivants pour exprimer leur expérience, s'ajoutait chez elle le sentiment de son incapacité à écrire. Objections que son impétueuse amie avait balayées dans une scène pleine d'humour et de tendresse : « Quelqu'un qui sait raconter comme toi sait aussi écrire ! [...] Tout le monde est capable d'écrire. [...] Ce n'est là que l'effet pernicieux de l'éducation que tu as reçue à l'école prussienne. Tu ne t'es pas encore remise de tes rédactions ! » (p. 19). *Milena* raconte ainsi comment une petite Prussienne qui ne savait pas écrire est devenue une autrice. Le livre décrit les circonstances de son élaboration, mettant en scène les doutes de sa narratrice. C'est grâce à Milena que Grete est devenue écrivaine, qu'emportée par l'ardeur communicative de son amie, soutenue par la force de son questionnement, elle est entrée à son tour dans un processus de création³³ :

Sa façon de poser les questions s'apparentait à un acte créateur et je pus ainsi, pour la première fois, donner forme, en le racontant, au récit de mon expérience. Tout se passait comme si Milena transférait sur moi cette capacité qui lui était propre. (p. 17)

La ressemblance est frappante avec David Rousset qui évoque ainsi l'écriture à deux, entre lui et Pierre Martin, son « plus intime ami dans la Société concentrationnaire » :

En se faisant un auditeur attentif, Martin m'aidait à prendre plus clairement conscience de notre aventure concentrationnaire. Je pensais devant lui. Ensemble, nous mettions debout un livre, un livre que je devais écrire, la liberté revenue, si la mort ne passait pas avant. Nous en discutons l'ordonnance des chapitres, nous en examinons la matière chaque jour renouvelée. Nous étions les cobayes et nous observions³⁴.

Mais écrire une « vie de Milena » comportait des difficultés plus grandes encore. De la vie de son amie, Grete n'avait partagé que les années de Ravensbrück. Il lui fallait se muer en biographe, interroger des témoins de la vie antérieure de Milena, confronter leurs propos à ce que Milena elle-même lui avait confié. La page de « Remerciements », placée en tête du livre, atteste de ses scrupules et de ses doutes. Son hésitation à s'engager dans cette « entreprise périlleuse » (p. 9) tenait surtout à la différence entre ce témoignage et ceux concernant les deux camps de concentration. Dans les livres sur Karaganda et Ravensbrück, le « je » qui témoigne équivaut à un « nous » : les souffrances de la narratrice témoignent pour celles de toutes les détenues. Il en va désormais tout autrement. « Je » doit décrire la « fascination » et la « profonde amitié » (p. 9) qui la liaient à Milena. Il doit témoigner de cette relation singulière qui séparait Grete et Milena des autres détenues. Dire qui était Milena ne peut se faire sans décrire « l'amitié passionnée » qui les unissait. La biographe devient autobiographe.

Pudique et réservée, par sa nature comme par son éducation, Buber-Neumann se sent inhibée lorsqu'elle doit entrer dans l'ordre de l'intime. Elle le dit, avec la sincérité et l'humour sur soi qui la caractérisent :

³³ Pierre Bayard a été frappé par cette exceptionnelle capacité de Milena à créer des voies nouvelles. Cf. Pierre Bayard, *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*, Paris, Minuit, 2022, p. 134-138.

³⁴ David Rousset, *Les Jours de notre mort*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1993, t. II, p. 229-230. Cité par Michèle Le Pavec, <https://www.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2010-2-page-43.htm#>

Quand on est né comme moi à Postdam (au cœur de la Prusse), qu'on y a été élevé, il n'est pas facile de parler de sentiments, de l'amour, de profondes souffrances et de grands bonheurs. Milena, elle, ignorait de telles inhibitions. Elle se moquait de moi et m'appelait la « petite Prussienne ». (p. 19)

Dans la dernière phrase du livre, Buber-Neumann redira combien il lui a fallu de « courage » pour l'écrire, le courage de surmonter une réserve naturelle aussi bien que le courage de faire revivre le souvenir de l'amie disparue.

➤ Temps des horloges et temps du cœur

Dès les premières lignes du livre, Buber-Neumann distingue nettement les deux temporalités qui vont gouverner le récit de la vie de Milena :

C'est le 21 octobre 1940 que je reçus la première lettre de Milena ; il s'agissait d'un morceau de papier qui me fut subrepticement glissé dans la main alors que je me trouvais dans l'allée qui traverse le camp. Cela ne faisait que quelques jours que nous nous connaissions. Mais quel sens cela a-t-il de parler de jours quand le temps ne se décompose plus en heures et en minutes mais en battements de cœur ? (p. 11)

Ainsi, d'une façon quasi bergsonienne, est affirmée la primauté de la durée vécue, du temps subjectif du cœur sur le temps enregistré par les horloges. Et, au camp, l'horloge est une sirène, que les détenues appelaient « la hurleuse » (p. 218).

Avant d'entreprendre le récit chronologique de la vie de Milena, Buber-Neumann consacre les deux premiers chapitres du livre au récit de leur rencontre et des premières semaines de Milena à Ravensbrück, marquant par là la prééminence de l'ordre du cœur et de la mémoire. Le premier de ces moments, celui de leur rencontre, – lorsque Milena vient vers elle sur le chemin étroit, le long du mur du camp, « ce mur immense, surmonté de barbelés » –, fait surgir une plénitude de vie au sein de l'horreur quotidienne. Grete, alors, devenue « sourde et aveugle à tout ce qui se déroulait autour [d'elle] » (p. 13), accède à une sorte d'éternité ; et, trente ans plus tard, ce moment est toujours aussi présent dans la mémoire de la narratrice : « Je n'oublierai jamais le geste qu'elle fit pour me saluer, cette première fois, la force et la grâce qui accompagnaient ce geste. » (p. 11)

Dans le deuxième de ces moments de grâce se conjuguent, selon un modèle qui se déclinera au fil du livre, audace transgressive, isolement protecteur, suspension du temps, magie des éléments, légèreté de l'être :

C'est à la fin du mois de novembre que nous osâmes pour la première fois nous prendre par la main, pendant une promenade du soir, chose formellement interdite à Ravensbrück. Silencieuses, nous avançons dans l'obscurité de l'allée, la main dans la main. Nous marchions à grands pas, comme si nous étions en train de danser, les yeux perdus dans la lumière laiteuse de la lune. Il n'y avait pas un souffle de vent. [...] tout ce que je souhaitais, c'était que cet instant ne finisse jamais. (p. 24-25)

Ces « moments où le cœur déborde » (p. 206) constituent des blocs de bonheur compact qui isolent les deux protagonistes du camp et des détenues dont elles entendent « quelque part, au loin, dans une autre partie du camp traîner et crisser les galoches » (p. 24). Un peu plus tard,

s'étant retrouvées pour une « nuit entière de liberté », elles ont le sentiment d'être « détachées de tout, comme transportées en lieu sûr, sur une île » (p. 27).

Grete est *Blockälteste*³⁵ de la baraque des Témoins de Jéhovah ; Milena a été affectée à l'infirmerie. Leur relation sera faite de ces moments rares, de ces rencontres furtives et risquées, même si, grâce à leur statut, elles disposent d'un peu plus de liberté de mouvement que les autres détenues. Leur évocation est particulièrement soignée par la narratrice qui revit ces heures en les racontant. L'épisode de la quarantaine dans l'été 1941 (p. 211-214) en donne un autre exemple remarquable. Des paralysies et une rumeur de poliomyélite ont provoqué l'arrêt de toute l'activité du camp, favorisant les rencontres entre les deux femmes. Le récit condense quelques-uns des traits les plus caractéristiques de ces heures magiques : lumière de l'été et nature ensoleillée, emploi du présent, profondeur de la mémoire, musique et écriture.

Je n'oublierai jamais les deux semaines de la quarantaine. Il faisait un temps d'été superbe. [...] Le camp est comme tombé sous un charme. Aucune surveillante n'est là à brailler. [...] Tout près de nous, deux alouettes des bois sautillent sur le chemin [...] Tout autour de nous monte l'odeur de la terre gorgée de soleil. Le temps s'arrête. C'est l'heure de Pan. Milena commence à chanter doucement une chanson tchèque [...] Nous parlons des étés de jadis, des vacances de notre enfance. (p. 212)

➤ Témoignage et *roman*³⁶

La première édition du livre, parue en 1977, portait le titre suivant : *Milena, Kafka's Freundin* (l'amie de Kafka). Ce titre était accompagné du sous-titre « roman ». La première édition française, en 1986, a titré plus sobrement – et plus justement ! – *Milena*, tout en conservant la qualification de « roman ». Remarquons enfin que dans les éditions les plus récentes, l'éditeur français a ajouté de son propre chef sur la page de couverture l'indication « Témoignage ». Invité à découvrir un texte désigné à la fois comme « témoignage » et « roman », le lecteur de *Milena* est ainsi soumis à deux prescriptions divergentes, qui renvoient à la problématique du genre testimonial³⁷.

Milena est en effet une œuvre hybride, inclassable. Todorov fait remarquer combien « cet ouvrage tranche dans la littérature de témoignage sur les camps, en ce qu'il fait d'un tiers, et non de l'auteur du livre, le centre du récit³⁸. » Biographie de la vie publique et privée de Milena Jesenská, elle est en même temps un témoignage sur le camp de Ravensbrück, voire, dans certains passages, un ouvrage historique sur la Mitteleuropa. Mais elle comporte aussi une dimension littéraire, notamment dans ce que l'on pourrait appeler le « roman » de Milena et de Grete. Sur le fond de la vie concentrationnaire se détachent ces heures et ces moments qui constituent la chronique de leur amitié passionnée et qui font l'objet d'une élaboration

³⁵ Détenue, responsable d'un *Block*, c'est-à-dire une baraque de détenu(e)s. Buber-Neumann a été responsable de block chez les droits-communs puis chez les Témoins de Jéhovah.

³⁶ Comme si la personnalité et la vie de Milena n'existaient que dans l'ombre de son illustre amant...

³⁷ Sur ce sujet, on consultera Caroline Coze et Marie-Laure Lepetit, « Le texte testimonial, de la littérature à la classe :

comment raconter sa propre mort ? », in *Mémoires en jeu*. L'article est consultable à l'adresse suivante : <https://www.memoires-en-jeu.com/pedagogie/le-texte-testimonial-de-la-litterature-a-la-classe-comment-raconter-sa-propre-mort/>

³⁸ Todorov, *Mémoire du Mal Tentation du Bien*, op. cit., p. 122.

esthétique : mises en scène romanesques et tragiques, accents lyriques et notations humoristiques, confidences intimes et descriptions nostalgiques...

➤ « Plus forte que toute cette barbarie³⁹ »

La relation entre Grete et Milena est inséparable de la vie au camp, où elle est née et s'est achevée avec la mort de Milena. Si cette relation a pu se vivre dans une séparation d'avec les autres détenues, elle n'a jamais signifié la moindre indifférence aux autres.

Les deux femmes ont, au contraire, une farouche volonté de témoigner.

[Milena] rentrait chaque soir de l'infirmerie en rapportant de nouvelles horreurs. Elle était journaliste et rien ne lui échappait [...] Nous nous étions assigné une tâche, celle d'écrire notre livre, et nous devons donc fixer dans notre mémoire tout ce qui se passait. Il n'était pas question de nous retrancher en nous-mêmes. (p. 226)

Tout ce qui est rapporté de leur action dans le camp montre les risques qu'elles prennent sans cesse pour aider les autres détenues, et qui vaudront à Buber-Neumann de perdre sa charge de *Blockälteste* et d'être enfermée au bunker.

Mais surtout, c'est leur relation elle-même qui constitue un acte de résistance, « une protestation ouverte contre l'avilissement que nous subissions » (p. 24). Grâce à elle, même asservies, même réduites à des numéros, « nous demeurions libres et hors d'atteinte » (*ibid.*). Cette amitié ne fait pas d'elles des isolées ; Buber-Neumann prend soin de la situer dans le contexte du camp, fournissant un témoignage sur les relations amicales ou amoureuses à Ravensbrück, où « l'étroite promiscuité de milliers de jeunes femmes et de jeunes filles créait, en dépit de la terreur ambiante du camp, une atmosphère érotique » (p. 62), relevant « le tour ouvertement homosexuel » que pouvaient prendre ces « amitiés passionnées » (p. 61), évoquant les (rares) cas de relations amoureuses entre SS et détenues.

Buber-Neumann termine ces pages par une étonnante scène pathétique et grotesque à la fois, à laquelle elle a assisté. Un détenu « droit commun homme dont le crâne rond et tondu émerge d'une bouche d'égout regardait la baraque des femmes où une *asociale* tortillait des hanches, se balançait d'un mouvement aguicheur », tout en retroussant jusqu'aux genoux « cette sorte de sac rayé qu'était la robe de détenue », montrant des mollets « minces comme des triques, couverts de boutons ». Elle s'imaginait « en possession de tous ses attraits », et « son adorateur [...] était emporté par la passion et la trouvait belle et désirable... ».

Je racontai cette scène à Milena. Elle était enthousiasmée, et elle ne trouvait rien de drôle à cette scène. « Dieu merci, dit-elle avec un profond soupir de bonheur, on ne peut tuer l'amour. Il est plus fort que n'importe quelle barbarie ! » (p. 64)

La scène prend ainsi une valeur quasi allégorique ; elle exprime, comme le « roman » de Grete et de Milena, une protestation éthique contre la barbarie concentrationnaire. Témoignage sur les camps et roman de leur amitié se rejoignent. L'élaboration esthétique du récit de leur relation, parce qu'elle ne cède pas aux facilités, renforce la valeur du témoignage et en souligne la portée éthique.

³⁹ Margarete Buber-Neumann, *Milena*, *op. cit.*, p. 64.

On pourra trouver un autre exemple de cette alliance dans le chapitre intitulé « Amitié à la vie et à la mort » (p. 237-257). Pour avoir désobéi, Grete a été enfermée au bunker. Le récit entre alors dans le registre du témoignage, comme elle le souligne elle-même : « J'ai déjà raconté dans un autre livre ce que signifie passer des semaines dans un cachot en proie à la faim et au froid ; je ne ferai donc que mentionner brièvement cet épisode » (p. 244). Brièveté relative d'ailleurs, car elle ne manque pas d'entrer dans le détail des rêves personnels et des hallucinations qui lui font perdre contact avec la réalité. Témoignage de grande portée puisque Buber-Neumann a été désignée pour être la secrétaire de la surveillante-chef Langefeld qui est démise de ses fonctions en raison de son trop de sympathie envers les détenues, le chapitre est aussi la mise en scène de l'audace héroïque de Milena qui parvient à arracher au chef SS Ramdor la survie de Grete en échange de révélations sur les « crimes » commis à l'infirmierie (p. 254-256).

« ...tu diras aux hommes qui j'étais⁴⁰... »

➤ La journaliste

« Milena ne peut résister à une feuille de papier vide. Il faut qu'elle écrive. » (p. 213) Ce sont des lettres échangées entre elles, au camp. Mais aussi, un conte, *La princesse et la tache d'encre*, écrit pour Grete, puis une préface pour le livre projeté, texte que Buber-Neumann aurait voulu garder, mais qu'elle se résout à détruire pour ne pas mettre Milena en danger. « C'est ainsi que pas une seule ligne de ce que Milena a écrit à Ravensbrück n'a été conservée. Un jour, je m'en désespérais, [...] mais Milena se moqua de moi : "Je réécrirai tout ça dès que nous sortirons du camp. Je suis une vraie pisse-copie..." » (p. 213).

L'exemple de Milena est contagieux, notamment parmi les autres Tchèques. En 1941, parut le premier livre à Ravensbrück, une anthologie de poésie tchèque, dédiée à Milena, conçue par Anička Kvapilova, qui écrit aussi un journal intime, rassemble des recueils de chansons des nations présentes au camp, consignait musiques et textes. D'autres détenues dessinent, et on publie un « Journal de mode à Ravensbrück », une série de dessins d'un comique absolu ... » (p. 215).

Lorsqu'elle raconte la vie de Milena avant le camp, c'est la journaliste et l'écrivaine que Buber-Neumann met en avant. D'amples citations des écrits de son amie – jusqu'à plusieurs pages parfois – révèlent son talent et la diversité de ses dons. Tantôt, ce sera un article de mode transmué en deux pages de méditation sur l'harmonie, sur l'intérieur et l'extérieur, sur le port du vêtement (p. 112-113). Tantôt, des « enquêtes socio-psychologiques fondées sur une connaissance approfondie de la société, des articles débordant de compassion humaine, imprégnés d'un humour ailé » (p. 141), comme cet « adieu lyrique » à la ville, écrit au moment de quitter Vienne, qui mêle des évocations amusées et poétiques des réjouissances populaires aux balançoires du Prater, et une analyse informée de l'existence laborieuse du petit épicier viennois accaparé par les problèmes d'approvisionnement.

Mais c'est la figure de la journaliste politique qui emporte l'admiration de la biographe, pour son courage de résistante autant que pour sa lucidité politique. Le chapitre « Ne sombrons

⁴⁰ *Ibid.*, p. 269.

pas... » (p. 172-179) réunit en un diptyque deux des articles écrits après l'occupation de la Tchécoslovaquie. Le premier est une bouleversante évocation des derniers jours de l'écrivain Karel Čapek, l'un des plus grands écrivains tchèques du XX^e siècle, ami de Thomas Masaryk, qui meurt dans l'effondrement du monde qu'il portait en son cœur : « les coups s'abattirent les uns après les autres : perdue l'amitié de la France, perdue la foi en *la Marseillaise*, l'hymne de la liberté démocratique, perdues montagnes et frontières... » (p. 174). En contrepoint, le second article « Comment s'y prendre avec les Tchèques ? » est un texte de combat, défiant le nationalisme allemand. Prenant celui-ci à son propre jeu, il exalte la résistance patriotique du peuple tchèque, un peuple paisible et pacifique. « Cette attitude plonge ses racines dans le *sens démocratique profond de notre peuple*⁴¹, dans le besoin de proximité humaine, dans le respect que nous portons à tout être humain » (p. 178).

Vingt-trois ans après la parution de cet article, un vieux Pragois vivant déjà depuis des décennies en émigration le lut et, profondément bouleversé, totalement incrédule, fit ce commentaire : « comment se peut-il que Frank [le mandataire de la Gestapo à Prague après l'invasion allemande] n'ait pas fait emprisonner et fusiller Milena la première, en réponse à cette attaque ? (p. 176-177)

Milena adhère au Parti communiste tchèque avec son compagnon, l'architecte Krejcar, en 1931. Elle s'en fait exclure en 1936 après le grand procès mis en scène par Staline contre Zinoviev et ses camarades. Elle est dès lors, juge son amie, libérée de toutes les illusions, accomplissant des années avant elle le parcours que Grete Buber-Neumann fera en passant par le camp de Karaganda :

Dès 1937, elle avait liquidé toutes les séquelles de son passé communiste, s'était libérée de toute forme de pensée confondant désirs et réalité. Elle savait identifier les menaces pesant sur la liberté de quelque côté qu'elles viennent, elle avait le courage de condamner avec la même vigueur la dictature national-socialiste et la dictature soviétique. D'un coup, elle se trouvait très nettement à contre-courant d'une grande partie de l'intelligentsia tchèque qui, dans son antifascisme résolu, fermait les yeux devant la réalité soviétique. Milena avait le don des pronostics politiques. Dès le début de la Seconde guerre mondiale, elle dit à ses amis : « Si c'est l'Armée rouge qui doit nous libérer, je me suiciderai... » (p. 143-144)

➤ « un être libre⁴² »

Ce courage dans l'action politique, Milena le puisait dans un autre aspect remarquable de sa personnalité, l'amour qu'elle portait aux autres, dans « ses débordements de sympathie pour ses frères humains » (p. 51). Son prénom « veut dire en tchèque “amante” ou “aimée” et, ce prénom agissant comme une prédestination, l'amour et l'amitié allaient exercer leur empire sur toute sa vie, devenir son destin » (p. 64). Elle est peinte comme « maman Milena, celle qui donne » (p.136), une « *mater misericordiae* » (p. 160). « Dans cette atmosphère mortelle [du camp de Ravensbrück] le sentiment d'être nécessaire à un autre être était le plus grand bonheur concevable, il donnait un sens à la vie, il donnait la force de survivre. » (p. 209).

⁴¹ Souligné par l'autrice.

⁴² *Ibid.*, p. 12.

Mais la fascination exercée par Milena sur tous ceux qui la rencontrent a une autre origine. Milena est fondamentalement, selon le titre d'un chapitre, « un être libre » (p. 202-210). Et cela, qui la distinguait parmi toutes les détenues, explique la fascination qu'elle exerçait sur tous ceux qui la rencontraient et que la scène d'ouverture du livre, – la première rencontre entre les deux femmes –, exprime de façon éclatante. Dans le chemin étroit le long du mur du camp, Milena engage la conversation avec Grete, bloquant la marche des détenues qui protestent, et créant un sentiment de gêne chez son interlocutrice :

J'avais appris au fil des années passées en détention à m'adapter aux lois qui régissent les mouvements de troupeau des détenues. Mais Milena était totalement dépourvue d'une telle faculté. Elle se comportait sur l'allée du camp de concentration exactement de la même façon que si l'on nous avait présentées l'une à l'autre sur le boulevard de quelque ville paisible [...] Sans se laisser le moins du monde troubler par les récriminations de la masse qui nous entourait, elle savourait l'événement en toute quiétude. Pendant les premiers instants, son insouciance m'avait mise hors de moi ; puis elle avait commencé à me fasciner. J'avais en face de moi une personnalité que l'on n'avait pas brisée, un être libre parmi les humiliées. (p. 12)

De cette liberté de comportement, Milena use constamment :

La façon d'être de Milena constituait à elle seule une constante protestation contre le régime du camp. Jamais elle ne s'intégrait correctement aux rangs par cinq, jamais elle ne se tenait comme le prescrivait le règlement lors des appels, elle ne se hâtait pas lorsqu'il fallait exécuter un ordre, elle ne flattait pas ses supérieurs. Pas un mot qui sortait de sa bouche n'était « conforme à l'ordre du camp ». Curieusement, sa supériorité intellectuelle et morale impressionnait les SS. (p. 21)

Le livre de Buber-Neumann peut être lu comme une exploration du magnétisme de Milena, du « mystère émanant de toute sa présence physique » (p. 59).

Il y avait quelque chose de tout à fait provocant dans la manière d'être de Milena : sa façon de parler, de se déplacer, son port de tête ; chacun de ses gestes signifiait : « je suis un être libre ». Elle était vêtue de la même tenue que toutes les autres, mais, quand elle apparaissait quelque part, un vide se faisait dans la foule des détenues autour d'elle, elle se détachait de la masse, on la regardait. (p. 202)

Ce tempérament réfractaire était déjà celui de la jeune fille, « la plus audacieuse, la plus anarchiste » d'entre les élèves du lycée Minerva, que l'un de ses amis proches décrira ainsi à Buber-Neumann :

« Je l'ai toujours imaginée à cheval, un revolver à la ceinture... » Cette image de Milena, on la dirait empruntée à la légende de la « Guerre des femmes » dont se réclamait avec insistance le mouvement d'émancipation des femmes de Bohême. (p. 53)

Une exaltation romanesque se mêle au témoignage, Milena entre dans la légende. C'est un ami de Milena et de Kafka, l'écrivain Willy Haas, qui donne à l'énergique et farouche Tchèque l'image d'une héroïne romantique :

Elle faisait parfois penser à une aristocrate du XVI^e ou du XVII^e siècle, à l'un de ces caractères que Stendhal a empruntés aux chroniques italiennes anciennes pour lestransposer dans ses propres romans, tels que la duchesse de Sanseverina ou Mathilde de la Mole, passionnée, hardie, froide et intelligente dans ses décisions, mais dépourvue de scrupules dans le choix de ses moyens lorsqu'il s'agissait de satisfaire aux exigences de sa passion. (p. 77)

« La relation amoureuse entre Franz et Milena ne perdura longtemps que sous forme épistolaire⁴³ »

Willy Haas (1891-1973) était un écrivain et un journaliste influent, fondateur de la célèbre *Literarische Welt* à laquelle collaborait Walter Benjamin pendant la République de Weimar. Marié avec Jarmila Ambrožová, amie intime de Milena, c'est à lui qu'elle avait remis les lettres qu'elle avait reçues de Kafka lorsque les troupes allemandes avaient occupé Prague.

Willy Haas les publie en 1952. Une immense émotion s'empara de Buber-Neumann lorsqu'elle découvrit les *Lettres à Milena*. Elles faisaient revivre le souvenir de son amie disparue, et elles apportaient à son témoignage la caution la plus forte qu'elle aurait pu imaginer. Un autre – et quel autre ! – avait vu Milena comme elle.

Je fus, lorsque je les lus, le cœur battant, submergée par les souvenirs de Milena. Tout ce qu'on peut y lire sous la plume de ce poète béni des dieux est unique, exceptionnel [...] Milena était telle que la voyait Kafka, elle était « l'amante ». L'amour était pour elle la seule chose qui soit véritablement grande dans la vie. (p. 87)

Le chapitre « Franz Kafka et Milena » raconte leur brève et intense liaison amoureuse d'avril à novembre 1920. Buber-Neumann y utilise un ensemble de documents divers : souvenirs des récits faits par Milena à Ravensbrück, extraits des *Lettres à Milena* et des lettres entre Milena et Max Brod, articles écrits par Milena sur Kafka, en particulier la nécrologie publiée dans le *Národní Listy* le 6 juin 1924.

Elle souligne « la connaissance unique » (p. 87) qu'avait Milena du génie de Kafka, et la vénération dans laquelle elle avait tenu son œuvre sa vie durant. Elle admirait particulièrement sa prose, jugeant que « le temps de la poésie était révolu et que seule une prose sobre avait encore quelque titre à exister ; il n'y avait rien pour elle qui surpassât la prose sèche de Kafka. » (p. 214)

Milena et Franz partageaient une même expérience douloureuse de relations tourmentées avec leur père, marquées chez l'un comme chez l'autre par un fort sentiment de culpabilité :

[Milena] ne surmonta jamais la douleur que lui inspira sa rupture avec son père. [...] Qui aurait pu mieux comprendre une telle douleur que Kafka qui, toute sa vie durant, souffrit dans ses rapports avec son père ? Désireux de lui montrer combien il la comprenait, il fit lire à Milena sa *Lettre au père*. (p. 89)

Buber-Neumann ouvre le chapitre consacré à Kafka par le souvenir d'une scène à Ravensbrück. Milena ne lui avait encore jamais parlé de Kafka quand « un soir que nous faisions les cent pas

⁴³ *Ibid.*, p. 96.

dans la lumière blafarde du crépuscule, entre les baraques du camp » (p. 83), elle entreprend de lui raconter l'histoire du voyageur de commerce Grégoire Samsa : Milena, en effet, s'identifie au personnage de *La Métamorphose* :

À l'en croire, *elle* était le voyageur de commerce, Samsa l'indécis, le méconnu qui, métamorphosé en un gigantesque cafard, est tenu caché par sa famille, car elle a honte de lui. (p. 83)

Ce qui fera dire à Milena : « Ce qu'est son angoisse, je le sais sur le bout des doigts. [...] J'ai connu son angoisse avant de le connaître. » (p. 98)

Buber-Neumann juge cependant que le lien entre Milena et son père était « plus fort et plus douloureux que celui de Kafka au sien », et elle estime que Kafka « ne comprend pas vraiment son déchirement. » (p. 90). Bien des choses en effet séparaient Milena de celui qu'elle appelle « Frank ». Leur amour est marqué au sceau de la « violence » et d'une « dimension tragique ». Milena est une jeune femme de vingt-quatre ans, qui aime la vie de toute son énergie. De cette force élémentaire, Kafka s'émerveille, – et s'effraie. Milena est le feu : « c'est un feu vivant tel que je n'en ai jamais encore vu... » (p. 7) ; et elle est l'eau aussi :

Et maintenant Milena t'appelle d'une voix qui pénètre aussi fort dans ton cœur que dans ton cerveau... elle est comme la mer, forte comme la mer avec ses masses d'eau ; quand elle se méprend, elle se rue aussi avec la force de la mer, quand l'exige la morte lune, la lointaine lune surtout. » (p. 91)

« Frank », tout à l'inverse, est habité par la peur : « c'était un homme malade et la vitalité de Milena le faisait souffrir » (p. 96). Il va exiger la fin de leur relation. Dans les bouleversantes « lettres de désespoir » (p. 96) qu'elle adresse alors à Max Brod, Milena décrit la souffrance éperdue qu'elle ressent, la culpabilité qui la mine de ne pas avoir été capable d'aider Kafka. Elle analyse ainsi son angoisse :

Cette angoisse n'a pas trait seulement à moi, mais à tout qui vit sans pudeur, à la chair aussi par exemple. La chair est trop dévoilée, il ne supporte pas de la voir. (p. 98)

Alors que Kafka a « peur de l'amour » (p. 92), elle est, elle, habitée par une tout autre hantise, par la « nostalgie d'une vie avec un enfant, d'une vie tout à fait terre à terre » (p. 99).

Elle était fière de l'amour de Kafka, cet homme incomparable :

Sa connaissance du monde était aussi extraordinaire que profonde. Il constituait lui-même un univers extraordinaire et profond [...] [Ses livres] ont l'ironie sèche et le don de vision sensible d'un homme qui a ausculté le monde avec une clairvoyance si extraordinaire qu'il n'a pu le supporter et s'est trouvé voué à la mort. (p. 102)

Pourtant, elle a reconnu que leur séparation était inévitable : « J'étais trop femme pour être capable de me soumettre à une vie dont je savais qu'elle devait ressembler à la plus sévère des ascèses. Il y avait en moi un désir débordant et forcené d'une tout autre vie que celle que je mène et que probablement je ne mènerai jamais : le désir d'une vie avec un enfant, d'une vie terrestre⁴⁴ ». Kafka préfère « l'amour de loin » de la correspondance. « Ne dites pas que deux

⁴⁴ Lettre à Max Brod, citée par Margarete Buber-Neumann, *Milena*, p. 99.

heures de vie valent vraiment plus que deux pages d'écriture, l'écriture est plus pauvre mais plus claire⁴⁵ », lui écrit-il le 6 juin 1920.

« Milena de Prague⁴⁶ »

Dès les premiers mots qu'elle prononce, lors de leur première rencontre à Ravensbrück, Milena livre un trait constitutif de sa personnalité, le lien profond qui l'unit à sa ville natale, et, au-delà, à sa patrie, la Bohême.

C'est pendant la promenade des « nouvelles arrivantes » que Milena vint à moi. Cette promenade s'effectuait sur un chemin étroit, entre l'arrière des baraques et le mur du camp, ce mur immense, surmonté de barbelés [...]. Elle se présenta en disant : « Milena de Prague ». Sa ville natale était plus importante pour elle que son nom de famille (p. 11).

Dire qui était Milena, ce sera donc décrire l'attachement passionné à Prague de celle qui se définissait avec humour comme « un rat des villes » (p. 219) et qui, prisonnière à Ravensbrück, voyait dans Prague la représentation même de la liberté :

Elle aimait cette ville de tout son cœur, ses rues étroites et ses petites places idylliques, ses cafés et les petits bistros de la vieille ville. Milena avait besoin de l'atmosphère de Prague comme de l'air qu'elle respirait, elle était attachée par toutes les fibres de son cœur au paysage de sa patrie, la Bohême (p. 74).

De la libération de la tutelle autrichienne, en 1918, à l'occupation nazie, en 1938, Milena, qui « n'était en rien une solitaire dans sa révolte et sa façon de vivre » (p. 47) fait corps avec sa ville, partageant les espoirs et les drames de la jeune République tchécoslovaque.

La jeunesse de Milena coïncide avec la fin de l'Empire austro-hongrois. Élève du lycée Minerva, elle vibre de tout son être aux promesses du monde nouveau qui s'ouvre. Issues de la bourgeoisie pragoise, Milena et ses amies sont de jeunes « bacchantes » (p. 53), en rupture avec leur milieu patriarcal, désireuses d'expérimenter toutes sortes d'ivresses : « Elles tourbillonnaient dans cette Prague encore provinciale, pétrie de conventions encore victorienne, scandalisée par l'immoralité de leur comportement – elles étaient prêtes à toutes les folies » (p. 47).

Prague est un creuset culturel où convergent de multiples courants artistiques : symbolistes français, décadents, grands écrivains russes. « Ce fut une période somptueuse et brève de fertilité intellectuelle, une époque débordant de promesses et d'attentes » (p. 48). La jeunesse tchèque pouvait aller à la rencontre « avec les écrivains allemands vivant à Prague et avec les porteurs de la culture juive. Les extrêmes se touchaient, faisant sauter les barrières nationales et dénonçant leur étroitesse. » (*ibid.*) Buber-Neumann souligne que, chez Milena, l'attachement ardent à sa patrie coexiste avec l'ouverture à l'universel et à la diversité des cultures : « Elle a grandi dans la tradition tchèque, y est toujours demeurée enracinée, mais le désir de s'en détacher, de s'intégrer à une dimension cosmopolite l'a toujours habitée » (p. 50). L'écrivain Josef Kodicek s'enthousiasmera de voir ces jeunes Tchèques qui, sur le Graben⁴⁷, se lient à « la

⁴⁵ Cité par Robert Kahn, dans son édition des lettres *À Milena*, Nous, Paris, 2021, p. 9.

⁴⁶ Margarete Buber-Neumann, *Milena*, *op. cit.*, p. 11.

⁴⁷ Grande avenue centrale, lieu de promenade.

jeune génération des écrivains allemands. Voilà qui était agir en véritables Européennes ! » (p. 49)

C'est à Prague encore que, après sept années passées à Vienne, Milena connaîtra les plus belles années de sa vie : sa ville lui offre bonheur conjugal harmonieux et épanouissement artistique et intellectuel. Elle y a fait un retour triomphal en 1925, auréolée de sa réputation de journaliste dans le *Národní Listy*, journal le plus important de la capitale. Sa rencontre avec l'architecte Jaromir Krejcar avec est inséparable de Prague, des débuts du jazz que Milena préfère à tout, des joyeuses promenades en bateau sur la Moldau, des fêtes au bord du fleuve, et de la vie culturelle de la capitale tchèque. Disciple de Gropius, de Perret, du Corbusier, Jaromir Krejcar est le plus doué de ces jeunes architectes réunis dans le groupe d'avant-garde Devětsil, et c'est son projet qui sera retenu pour le pavillon tchèque de l'Exposition universelle de Paris en 1937. Le couple s'est installé dans un appartement moderne, conçu « dans un style simple inspiré du Bauhaus » (p. 124). « Ils sont en accord sur le goût artistique moderne : tous deux prônent le chemin de la simplicité, et c'est la première chose qui les lie. » (p. 122).

C'est une autre Milena qui se révèle lorsque, le 14 mars 1939, les troupes allemandes occupent Prague et la Tchécoslovaquie. Dès le matin de l'invasion, la journaliste Milena Jesenska est dans la rue, elle regarde et elle décrit les milliers de camions militaires, les visages en larmes, le tombeau du Soldat inconnu, « enfoui sous une montagne de brins de muguet » (p. 185). Dans les articles qu'elle publie alors, elle adopte un ton pathétique, elle qui d'habitude « rejette le sentimentalisme » (p. 186). Après l'arrestation du rédacteur en chef de *Přítomnost*, c'est Milena qui a pris en charge la direction du journal en même temps qu'elle participe à un petit groupe qui s'occupe de faire passer en Pologne les Juifs les plus menacés ainsi que les officiers et aviateurs tchèques.

La présence de Prague accompagne Milena jusqu'à Ravensbrück, et jusqu'aux derniers jours de sa vie, donnant au récit une forte charge pathétique. Le 10 août 1943, ses amies tchèques organisèrent pour son dernier anniversaire une « véritable fête » (p. 261), parvenant à couvrir la table de menus cadeaux, et même à introduire clandestinement des fleurs dans le camp. « Moi, le "petit être prussien" », écrit Buber-Neumann, « je me tenais quelque peu à l'écart, les regardant rire [...] me sentant comme transportée dans la société que fréquentait Milena à Prague, son milieu originel » (*ibid.*).

L'approche de la mort lui arrache ce cri : « Je ne survivrai pas au camp, je ne reverrai jamais Prague. » (p. 263)

Lorsque Milena meurt, le 17 mai 1944, le cercle de ses amies tchèques autour de son lit, donne solennité et grandeur à sa mort. (p. 267)

Peu de jours avant, elle avait reçu de son père trois vues de Prague, des tableaux romantiques du peintre Morstadt.

Milena regarde les vieilles gravures ; à l'orée de la mort déjà, elle me guide à travers sa ville, à travers Prague ; son doigt m'indique précisément les lieux : « je traversais souvent ce pont avec Fredy Mayer, mon ami. [...] Je la regarde, vois son visage absent et je sais, tout à coup, que son imagination s'est délivrée des chaînes de la captivité. Elle est chez

elle, par la meurtrière d'une tour, elle contemple avec nous sa ville aux charmes inépuisables... » (p. 266)